

# ORIENT et OCCIDENT

La suppression de l'Université française  
de Gand . . . . .

MAURICE WILMOTTE

En Anatolie : *La bataille et la retraite  
d'août et septembre 1922* . . . . .

BERTHE GEORGES-GAULIS

Lord Curzon et Marmaduke Pickthall :  
*Deux portraits* . . . . .

FELIX VALYI

Entre Musulmans et Arméniens . . . . .

MOUSTAFA TCHOKAI OGHLY

L'Islam et la Société des Nations . . . . .

GASTON GAILLARD

**CHRONIQUE.** — AMERIQUE CENTRALE : La Conférence centre-américaine de Washington. — BRÉSIL : La Conférence de Valparaiso. — CHILI : La cinquième Conférence pan-américaine. — CHINE : L'indemnité des boxers ; Le chemin de fer de l'est chinois ; Banque industrielle de Chine. — ÉGYPTE : Protestation égyptienne en faveur des exilés de Gibraltar et des Seychelles ; Nouvelle demande de la Délégation égyptienne. — ESPAGNE : Le nouveau Cabinet espagnol ; Nomination d'un haut-commissaire civil au Maroc. — GEORGIE : Notes de la Géorgie à la Conférence de Lausanne. — INDE : Les représailles dans l'Inde ; La Conférence du Califat ; Le congrès nationaliste indou ; Mémoire du parti de l'indépendance des Indes. — JAPON : La restitution du Chantung ; Le prince Asaka en France. — MESOPOTAMIE : Texte du traité avec la Grande-Bretagne. — PALESTINE : Rachat du chemin de fer de Jérusalem-Jaffa. — REPUBLIQUE SOCIALISTE FEDERATIVE RUSSE DES SOVIETS : L'union des Républiques soviétistes ; Discours de Kamenev au 10<sup>e</sup> Congrès des Soviets. — TURQUIE : Discours de Hussein Reouf bey à l'Assemblée d'Angora ; Discours de M. Poincaré à la Chambre ; La Conférence de Lausanne ; Lettre de la Délégation syro-palestinienne.

REVUE DE LA PRESSE. — BIBLIOGRAPHIE

EDITIONS ERNEST LEROUX

28, Rue Bonaparte, 28, PARIS (VI<sup>e</sup>)

La Revue **ORIENT & OCCIDENT** paraît le 15 de chaque mois

Le Numéro : **5 Francs**

---

**PRIX DE L'ABONNEMENT**

|                         | Un an       | Six mois    | Trois mois   |
|-------------------------|-------------|-------------|--------------|
| FRANCE ET COLONIES. . . | <b>53 »</b> | <b>27 »</b> | <b>14 »</b>  |
| ÉTRANGER. . . . .       | <b>55 »</b> | <b>28 »</b> | <b>14 50</b> |

L'abonnement d'un an part du 1<sup>er</sup> janvier. L'abonnement de six mois du 1<sup>er</sup> janvier ou du 1<sup>er</sup> juillet

---

*ADRESSER TOUTE LA CORRESPONDANCE*

à M. le Directeur de la Revue **ORIENT & OCCIDENT**

ÉDITIONS ERNEST LEROUX  
28, Rue Bonaparte, 28  
PARIS (VI<sup>e</sup>)  
Téléph. : FLEURUS 16-23

---

*Adresse Télégraphique ; ORIOCREVUE*

---

**Le Directeur reçoit tous les Samedis de 3 à 5 heures  
à l'adresse ci-dessus**

---

**Il sera rendu compte des ouvrages relatifs aux questions  
dont traite la Revue et qui lui sont adressés**

---

**Les auteurs sont seuls responsables de leurs articles**

---

*Toute traduction ou reproduction est interdite, sauf autorisation, dans les publications périodiques  
de la France et de l'Étranger, y compris la Suède, la Norvège et la Hollande*

# En Anatolie

---

## La bataille et la retraite d'août et septembre 1922

---

### I

#### AFIOUM KARA-HISSAR. — LA BATAILLE

*4 octobre 1922.*

Les chevaux venaient de faire halte à 3 ou 4 kilomètres d'Afioum. Le jeune officier d'artillerie attaché à ma personne: Djemaleddine Mesrou bey, m'avait soigneusement montré au passage les formidables lignes de défense que l'armée grecque occupait encore un mois auparavant.

Nous étions au plein centre de ses récentes positions de combat, sur le plateau d'Afioum à mille mètres d'altitude.

Face à nous se dressait, toute noire sur un ciel d'encre, la colline de Kodja Tépé. En formations massives, les lourdes nuées prêtes à se dissoudre, roulaient d'un bout à l'autre de l'horizon, barrées par de longues stries d'or.

Sur ce sommet de Kodja Tépé, à 2.000 mètres d'altitude, à 7 kilomètres des premières lignes grecques, le maréchal Moustafa

Kemal, généralissime des armées turques, avait donné lui-même le signal de l'attaque.

Ses canons lourds tonnèrent aux premières lueurs de l'aube. L'adversaire dormait, inconscient du danger si proche. Il avait négligé de repérer les batteries turques adroitement dissimulées ; ses observateurs s'étaient vainement engagés jusque dans les mailles du filet dressé pour leur capture. Tous avaient disparu. Le secret des généraux turcs restait dans leurs lignes, et, tandis que Moustafa Kemal dirigeant lui-même, du sommet de Kodja Tépé, le feu de son artillerie, en mesurait les ravages, le généralissime grec, Hadjianestis se trouvait à Smyrne, en pleine quiétude, bien persuadé que les Turcs n'oseraient jamais attaquer les puissantes défenses d'Afioum.

Quatre semaines auparavant, une mission militaire anglaise en avait fait le tour, déclarant qu'il était impossible de les entamer ; de pareilles positions pouvaient soutenir les pires chocs, « les Turcs y trouveraient leur Verdun ». C'est sur le rapport des officiers anglais chargés de cette inspection que Lloyd George prononça le discours qui le fit choir.

Cependant, en trois heures de bombardement intensif, ces défenses construites suivant les procédés les plus coûteux et les plus perfectionnés, garnies d'un matériel de choix s'éventrèrent. L'infanterie turque fonça par les brèches largement ouvertes, et, chargeant à la baïonnette, occupa d'un seul bond les tranchées de première ligne, celles que, depuis un an, la population de la région parachevait sous le fouet et sous l'injure.

Nous regardions tout cela encore fraîchement écrit sur le sol. Les amas de fils de fer barbelés, à demi déchiquetés, dessinaient le tracé souple et précis des travaux de la stratégie moderne. Il nous fallait traverser les entailles profondes faites dans le sol par le bombardement et enjamber par dessus les débris de toutes sortes. Que d'hommes étaient tombés ici. Sous l'âpre vent des plateaux asiatiques, les lambeaux d'étoffe tourbillonnaient sans pouvoir se fixer. Il ne fallait pas regarder de trop près les poignants détails des combats récents.

Tout autour, les montagnes noires, les laves, les balsaltes des anciens

cratères volcaniques avaient dévoré ce qui s'était rué sur eux pour échapper à la mitraille.

Même dans la quiétude de la vie courante, c'est une impressionnante région que celle d'Afioum Kara-Hissar. Les champs de pavots et de roses, les quelques vergers épargnés par l'envahisseur sont cernés par un amoncellement de pierres gigantesques aux teintes fantastiques, aux formes incompréhensibles. Tout cela s'élève lentement jusqu'à l'herbe verte, jusqu'aux pâturages vidés aujourd'hui de leurs troupeaux. Un million cinq cent mille bêtes à cornes, prises à l'Anatolie ont été ou détruites ou transportées en Grèce.

Le jeune officier qui regardait auprès de moi cet étrange champ de bataille avait pris part aux préparatifs de l'action, à son développement, à son dénouement. Il avait, avec ses camarades, contemplé l'hécatombe des armées grecques rejetées dans le cercle de feu, poursuivi les fuyards, entendu, sur sa route, les cris d'épouvante de ce qui restait des populations musulmanes torturées, brûlées vives, violées par les soldats grecs.

Entré l'un des premiers à Smyrne, Djemalledine Mesroul gardait encore dans ses yeux et dans ses oreilles l'horreur de ce cauchemar sans nom.

Rompant le silence trop lourd de souvenirs, avec un calme plus apparent que réel, il sortait de sa poche une carte d'état-major et, dans son cadre même, reconstituait la lutte.

\* \* \*

L'armée grecque du nord comptait quatre divisions ; trois occupaient la région d'Eski-Chéhir, la quatrième — la 11<sup>e</sup> division — campait sur les ruines de Biledjik. Quelques régiments isolés devaient servir de réserve. Entre Guemlik et le lac d'Isnik, se trouvait un grand espace vide défendu par le 47<sup>e</sup> régiment.

Autour d'Eski-Chéhir, les 3<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> divisions grecques s'égrenaient. L'ensemble de ces forces constituait l'armée du nord ; son quartier général occupait Eski-Chéhir.

Celui de l'armée du sud installé dans Afioum même commandait aux quatre divisions placées sur le front qui était devant nos yeux et

dont les lignes de défense s'incurvaient du nord à l'ouest en formant une sorte de fer à cheval, clé de la solide organisation défensive longuement élaborée par le commandement grec, sous la haute direction des officiers de liaison que le War Office ne lui marchandait pas.

Les forces grecques étaient massées de telle façon sur les deux lignes courbes de cette position essentielle, qu'il leur était possible de faire face à l'offensive turque dans deux directions totalement opposées. Ainsi, neuf divisions grecques tenaient la région d'Afioum : quatre en première ligne, cinq en réserve.

Des régiments isolés gardaient la ligne du Méandre.

Dès les premiers grondements du canon turc, la 15<sup>e</sup> division de l'armée du nord fut appelée à l'aide, les Turcs se trouvèrent donc, de suite, aux prises avec dix divisions grecques.

Les effectifs des adversaires étaient à peu près égaux. Peut-être le nombre des soldats combattants grecs dépassait-il celui des soldats turcs mais le matériel de guerre grec, deux fois plus nombreux que celui des armées turques avait, indiscutablement, l'avantage.

Je venais de parcourir toute la zone des prises de guerre turques, entre Smyrne, Doumloubounar, Afioum, entre les interminables files des canons de tous calibres, intacts sur leurs prolonges, placés des deux côtés de la voie ferrée ; je venais de voir les monticules d'équipements, de selles, de harnachements, les caisses remplies de munitions, de revolvers aussi neufs que les canons. J'avais regardé avec un pareil étonnement les amas de grenades, d'obus, les caisses de conserves, de cigarettes, de pharmacie, les piles de brancards, le tout en si parfait état, prêt à servir.

Les trophées de guerre turcs, pour la seule région d'Afioum, faisaient honneur à la munificence de l'Angleterre. C'était vraiment une magnifique collection de tout ce que peut rêver une armée en campagne, depuis le canon lourd jusqu'aux raffinements les plus délicats destinés aux grands états-majors. Rien n'y manquait.

\* \* \*

En août 1921, à sa victoire de la Sakaria, l'armée turque avait pris son élan offensif ; elle ne devait plus le perdre. Les Grecs se bornè-

rent à parfaire leurs lignes, à renforcer leurs positions, entre Afioum et Eski-Chéhir, avec le matériel si abondamment fourni par l'Angleterre. L'armée turque, elle, préparait minutieusement, attentivement l'attaque suprême. J'avais suivi de près, en décembre 1921, dans les lignes d'Ismet pacha, ce qu'était cette préparation. Jamais les Grecs ne parvinrent à savoir quand et comment le choc se produirait. La cavalerie turque les harcelait sans cesse ; elle pénétrait à l'intérieur des lignes, coupait les communications, tuait ou enlevait des hommes, démoralisant l'assiégeant qui devenait l'assiégé. Cette incessante activité harassait les soldats grecs.

Quand la résolution d'attaquer fut prise dans le camp turc, Noureddine pacha, commandant de la première armée assumait tout le poids des opérations préliminaires dans la région du sud. Il travailla jour et nuit, et dans le plus grand secret sur un front de 420 kilomètres, allant de l'embouchure du grand Méandre à Afioum Kara-Hissar. Et le 26 août 1922, lorsque la grande attaque commença, ses batteries d'artillerie lourde furent transportées de nuit sur leurs positions de combat, par l'un de ces tours de force que l'on peut toujours attendre du paysan turc s'il a confiance dans le chef qui le lui demande.

Les canons de Noureddine pacha prirent à revers les divisions grecques placées en réserve, sur d'excellentes positions défensives. Affolées par la surprise, elles perdirent la tête et s'enfuirent devant elles, tombant à l'improviste sur leurs propres forces, mêlant leur épouvante à celle que ressentaient déjà les soldats pris sous le feu des canons de Kodja Tépé.

Moustafa Kemal, entouré de ses collaborateurs militaires les plus intimes, d'Ismet pacha, son frère d'armes, de Kiazim Karabékir, le grand organisateur de l'Anatolie orientale, de Fevzi pacha, chef de l'état-major général de l'armée, de Kiazim pacha, l'un des héros de la Sakaria, comprit alors que le destin lui restait fidèle.

Sous ce premier choc, les Grecs venaient de vaciller. L'après-midi de ce même jour, ils se reprenaient, contre-attaquaient avec des troupes fraîches et se brisaient à plusieurs reprises contre les lignes turques avec de très grandes pertes.

Le deuxième jour, les Turcs reprennent l'offensive au nord et au

sud. Ils occupent Afioum. Les Grecs esquissent quelques mouvements incertains ; ils sont rejetés au nord de la voie ferrée, abandonnent leurs lignes, leur artillerie, et se retirent sur leurs positions de Doumlouboumar pour mieux résister à la pression turque.

Là, les divisions grecques trouvent de solides positions défensives, tout aussi perfectionnées que celles d'Afioum et munies d'un matériel tout aussi abondant.

A mon passage, pendant les longs arrêts du train, j'avais regardé à loisir les ouvrages creusés à même le roc, les batteries d'artillerie émergeant des grottes naturelles, les parcs d'aviation et de munitions. Tout était préparé pour la défensive mais le groupe sud des troupes turques s'opposait aux plans de son adversaire et l'obligeait à garder le contact pendant que le groupe nord opérait l'encerclement progressif.

La cavalerie turque poursuivait ses incursions habituelles en plein centre, et même jusqu'à l'arrière des forces ennemies ; avec une audace irrésistible, elle coupait leur ravitaillement, les harcelait sans trêve.

Le troisième jour, sous la pression continue des troupes turques, les Grecs évacuent leurs deuxième positions, entre Doumlouboumar et Afioum. C'était perdre le dernier espoir.

Le quatrième jour, l'encerclement était complet et, près de Hamour Keuy, le vaincu abandonnait la plus grande partie de son matériel de combat.

Le cinquième jour, la pression devenait intolérable au nord et au sud. Doumlouboumar tombait entre les mains des Turcs. Cernées de toutes parts, les forces grecques se trouvaient poussées vers les régions montagneuses, tout en résistant désespérément à la pression continue de l'adversaire.

Cinq divisions grecques, tous les bagages de l'armée, les femmes des officiers, l'armée grecque du sud tout entière se trouve ainsi prise dans une impasse. Là, encerclée de toutes parts, elle cherche une issue, attaque vigoureusement pour passer coûte que coûte. Tout un jour la bataille continue avec des pertes énormes du côté grec.

Cette lutte acharnée se livrait dans la vallée d'Ada Tépé qui fut le tombeau de l'armée grecque. La nuit, abandonnant tout : canons,

munitions, bagages, femmes, tout ce qui vivait encore se dispersa dans la région montagneuse, au nord-ouest d'Ada Tépé. Ce n'était plus une armée mais une multitude de fuyards, fous de peur, qui se ruaient au hasard vers les passes étroites qui s'ouvrent vers les sommets et dont le sort allait être la mort par la faim.

Quelques jours plus tard, le général Triempis fut fait prisonnier sur l'un de ces hauts pâturages où les bergers des villages de la montagne font paître ce qui reste de leurs troupeaux.

Au cours de cette seule bataille d'Ada Tépé — bataille du généralissime — nommée par tous les Turcs bataille du Bach commandant, les Grecs perdirent environ 50.000 hommes, et, dans son ordre du jour à l'armée, Moustafa Kemal le remerciait d'avoir « dans un temps incroyablement court annihilé la force principale de l'ennemi ». Il lui disait : « vous êtes vraiment dignes de l'honneur d'une pareille victoire. Votre premier but est maintenant la Méditerranée ».

Dix jours plus tard, l'armée turque entra à Smyrne après avoir parcouru plus de 400 kilomètres. L'infanterie parvint jusqu'aux portes de la ville en même temps que la cavalerie.

Cinq divisions de l'armée grecque du sud étaient dispersées, annihilées. La division de cavalerie appelée en renfort à Doumloubounar n'existait plus ; elle avait été prise régiment par régiment.

Quant aux quatre dernières divisions, l'une venue du nord, la quinzième, après avoir perdu la liaison avec le gros de l'armée, fut détruite au sud de Kutahia.

Les débris des trois dernières eurent le temps de reculer sur Smyrne pendant que les autres se battaient encore, et ce sont-elles qui, au cours de leur retraite, brûlèrent, massacrèrent tout au passage, traçant des deux côtés de la voie ferrée, un large sillon de dévastation. Avec une férocité, un acharnement inimaginable, elles terminèrent l'œuvre destructrice commencée en mai 1919.

Après l'anéantissement de l'armée du sud, ce qui restait de l'armée du nord — trois divisions — se rua vers Brousse et la mer. Sous la pression des troupes turques, les fuyards s'éparpillèrent entre les montagnes et les routes qui menaient au littoral, brûlant, massacrant comme les soldats grecs de l'armée du sud.

L'une de ces divisions fut prise près de Moudania, les débris des deux autres s'embarquèrent à Panderma après avoir détruit la ville et les habitants.

Comme le déclarait Moustafa Kemal à ses soldats : « il est impossible d'établir de combien les pertes grecques dépassent cent mille hommes ».

« Telle fut la fin de l'invasion grecque en Anatolie », remarquait le jeune officier d'artillerie, tout en repliant soigneusement la carte sur laquelle nous avions repérés, les champs de bataille que nous venions de parcourir. « La mystérieuse Anatolie est le tombeau de ses envahisseurs ; ils nous ont laissé un cadeau inattendu, leurs canons et leurs armes ». Et puis, avec un dédain inexprimable, mon compagnon de route ajoutait « renoncer à se battre, fuir, tout abandonner mais garder l'énergie de détruire, de piller, de voler, n'est-ce pas l'acte de la barbarie la plus reculée? Nous n'excluons de ce jugement que ceux qui tombèrent les armes à la main ».

Plus de 100.000 morts, 45.000 prisonniers, 50.000 fuyards qui s'embarquèrent sur divers points de la côte, voici le lourd bilan de la défaite grecque d'août 1922.

## II

### LA RETRAITE

Entre Eski-Chéhir et Panderma, le large ruban des ruines marque son passage. Entre Afioum Kara-Hissar et Smyrne, le désastre est complet. Entre le Méandre et Smyrne, tout au long du fleuve, la plus belle, la plus douce région de l'Asie-Mineure n'est plus que désolation.

« Allez voir par vous-même, m'avait dit à Smyrne Noureddine pacha, en traçant avec moi mon itinéraire, sinon, jamais vous ne pourrez comprendre ce que nous éprouvons ; les récits ne sont rien. Il faut avoir vu. Vous entendrez de la bouche des survivants ce que nous ne pouvons vous décrire et vous saurez que les soldats meurtriers ne

lâchaient pas leur proie, même sous la menace toute proche des avant-gardes turques. Jamais pareille frénésie de tuer ne s'est vue».

Ceci expliquait l'incroyable rapidité de la poursuite turque. Officiers et soldats pleuraient de douleur et de rage devant l'horrible charnier à demi-vivant encore, et ils reprenaient leur course, refusant de manger, de dormir, malgré la fatigue et la faim. Ils ne songeaient qu'à venger leurs morts sur les débris de l'armée grecque, à sauver ce qui restait des populations torturées « miracle de la vengeance que ne peuvent comprendre les peuples qui n'ont pas vu ce que nous avons vu, qui n'ont pas souffert ce que nous venons de souffrir ».

L'officier qui parlait ainsi venait de faire toute la campagne pour l'indépendance ; auparavant, il s'était battu en Palestine contre les Anglais. Les traits qui me frappaient chez lui étaient bien ceux que j'allais retrouver chez la plupart de ses camarades, car il faisait partie de cette jeunesse nationaliste, cultivée, ardente, passionnément vouée à son idéal. Ces jeunes hommes qui se jetèrent volontairement, généreusement dans la lutte sont l'âme de la Turquie combattante ; ils seront le meilleur élément de sa reconstruction. Leur formation intellectuelle est toute particulière : discipline, initiative, habitude du travail intensif, façon toute moderne d'envisager les questions sociales, mais, envers les chefs, l'hommage d'un respect absolu et d'une obéissance à toute épreuve. Ils ont le don d'observation développé à l'extrême, une volonté simple et tenace. Ils constituent réellement une élite, ce seront les pionniers de l'essor turc. Ils sont atteints, comme nous, par la hantise des idées générales, mais discutent avec une vivacité, une fraîcheur d'impressions que nous ne possédons plus, et n'est-ce pas un sort enviable que le leur ? Se former, se développer en construisant solidement ; vivre, agir en triplant les étapes.

\* \* \*

Notre premier itinéraire allait être la ligne ferrée Smyrne-Aïdin, sur laquelle aucun étranger ne s'était encore engagé depuis le recul grec. Une auto-draisine nous donnait toute liberté d'allées et venues.

Au sortir de Smyrne, immédiatement, les premières ruines, quel

ques traces d'une faible résistance, les vestiges des premiers combats.

Un peu plus loin, ceux de la panique, de la fuite aveugle et folle d'une armée se ruant vers la mer, serrée de près par son vainqueur et jetant, au fur et à mesure sur la route, pour courir plus vite, son butin, ses vêtements, ses armes.

J'avais déjà vu cela, dix-huit mois auparavant, à côté d'Eski-Chéhir, sur les champs de bataille d'In-Eunu. C'étaient bien les mêmes amas de papiers d'état-major, les mêmes équipements épars, les casques bossués par les balles, troués par les éclats d'obus.

Ici, la cavalerie turque avait dû traquer les fuyards de plus près, car des chevaux blancs — des chevaux grecs — gisaient en grand nombre sur le sol, et quelques-uns même, se dressaient au passage de la draisine, dans un dernier sursaut d'épouvante.

Grâce à cette rapidité de la poursuite, les champs et les vergers étaient à peu près intacts ; cette merveilleuse région du vilayet d'Aïdin s'épanouissait encore dans toute sa fécondité. La campagne vidée de ses paysans semblait attendre le miracle de la résurrection.

Cependant, ça et là, quelques êtres apparaissaient ; ils sortaient de leurs cachettes, descendaient prudemment des montagnes voisines et, sous le brûlant soleil d'automne, de maigres caravanes osaient s'aventurer sur la chaussée, mais, de toutes parts les squelettes des villages incendiés rappelaient la catastrophe récente. Les débris des troupeaux paissaient sous les figuiers, le Méandre coulait entre des fleurs éblouissantes et les pierres du passé, les antiques murailles se dressaient auprès des ruines fraîches encore ensanglantées.

Aïdin : ce qui reste de la population attend autour de la gare. La municipalité nous reçoit et je vais retrouver ici, comme sur toute la ligne, le poignant accueil de l'Anatolie dévastée. Il est impossible d'en retracer l'émouvante sincérité.

Notables, femmes, enfants, simples paysans sont disposés par groupes, devant leurs ruines. Ils acclament l'étrangère, l'amie qui incarne pour eux la sollicitude que son pays ressentira devant leurs plaies. Ils espèrent que par elle, une fois de plus, l'horreur de ce qu'ils viennent de souffrir sera connue. Tous ont le sentiment d'être les victimes d'une inimaginable injustice. Ils entendent dire que l'Europe

et l'Amérique écoute leurs ennemis, que ceux-ci les bafouent et les ridiculisent, allant jusqu'à les charger des crimes dont ils sont les victimes.

Une fois encore, j'entendrai monter autour de moi ce grand cri d'appel vers la France, vers sa sympathie et sa justice et j'éprouverai l'angoisse de me dire : cela sera-t-il entendu?

Dès les premiers pas, la destruction systématique apparaît dans toute son ampleur. Cependant, la vie reprend sur ces pierres émiettées par les explosifs ; des vendeurs ont adroitement improvisé quelques éventaires, les acheteurs sont venus en grand nombre de toutes les montagnes environnantes. Il émane de ces gens, de ces ruines, de ce paysage une vitalité prodigieuse. Qui donc peut prétendre que le Turc n'est pas commerçant, artisan lorsqu'il lui plaît de l'être. Tous les métiers campent sur ces tas de pierres ; tous les échanges s'effectuent avec d'autant plus d'ardeur que, sous le régime grec, il était interdit au musulman de vendre ou d'acheter et, ainsi que les paysans, les denrées sortent de leurs cachettes.

Fiers et superbes, les Zeïbecks — irréguliers des villages de la montagne — se promènent en grande tenue de fête ; les agriculteurs apportent leurs produits et leur bois. Ce n'est pas encore la destruction totale telle que je la verrai plus loin.

Toutefois, les dommages sont grands : 31.000 maisons brûlées, 125 mosquées, 8.500 hans, magasins et bains, 162 fabriques, 210 écoles, 62 bâtiments municipaux. Cela forme une grande zone de désastres que nous parcourons avant d'atteindre le Konak, l'une des seules maisons épargnées. Je pose au gouverneur Mehemet Ali bey la question inévitable : combien d'habitants avez-vous perdu? Il répond qu'ici — comme sur toute la ligne de retraite — les soldats grecs ont massacré, ou brûlé, plus d'un quart de la population musulmane ; ils ont refoulé, de gré ou de force, vers le littoral, la presque totalité des minorités chrétiennes.

Je demande quel peut être aujourd'hui le chiffre global des civils morts en Anatolie depuis les premières invasions grecques. Il est impossible de le fixer exactement, beaucoup de musulmans ayant émigré avant l'arrivée de l'envahisseur, d'autres s'étant réfugiés dans

la montagne ; ils rentrent en foule, comme je vais le voir sur tout mon parcours. Pendant l'occupation, les Grecs ont brûlé la plupart des villages qu'ils soupçonnaient d'accointances avec les nationalistes. Pour établir le nombre exact des morts et des disparus, le recensement général de l'Anatolie occidentale devra être établi. Le total des victimes dépassera de beaucoup le nombre auquel on pourrait l'évaluer approximativement.

Aïdin fut détruite suivant la méthode appliquée par l'armée grecque chaque fois qu'elle eut le loisir de prévoir l'évacuation. Six jours auparavant, un bataillon de soldats réguliers préposés aux destructions pénétrait dans la ville, coupait les conduites d'eau, parquait les habitants musulmans dans les jardins, ou les enfermait à l'intérieur des maisons. Une par une, celles-ci étaient incendiées au pétrole et les gros bâtiments détruits à l'aide d'explosifs. Les soldats tiraient sur tout ce qui tentait de fuir. Un cordon de troupes encerclait la ville.

1.680 cadavres furent recueillis sur le chemin par les avant-gardes turques. 105 jeunes filles et jeunes garçons, enlevés par les soldats grecs agonisaient un peu plus loin à la suite de tortures impossibles à décrire. Le nombre de ceux qui furent emmenés plus loin ne sera jamais connu.

Avant de nous éloigner, nous errions encore parmi les décombres. La foule me regardait, cherchant à lire sur mon visage jusqu'à quel point j'avais réellement saisi l'étendue de son désastre.

L'un des minarets de la grande mosquée se dressait intact ; il dominait toute la contrée. Du haut de l'étroite terrasse réservée au muezzin, la vue d'ensemble était tragique, les villages environnants apparaissaient : petites taches noirâtres, amas de cendres. Jusqu'aux premiers contreforts des régions montagneuses, la grande zone des cultures avait perdu ceux qui la faisaient vivre.

Ce n'était pas encore le pire. Il restait ici les figuiers, les oliviers, l'avenir immédiat n'était pas compromis. Les survivants ne mourraient pas de faim et de froid dans quelques semaines, mais plus loin... et puis, même ici, quel argent relèverait ces ruines?

\* \* \*

Nous avons continué notre chemin, suivant toujours la vallée du Méandre, une petite gare : Sultan Hissar, apparaissait dans le lointain. Impossible de passer outre, la population massée sur le quai nous attendait visiblement. Elle venait d'être, en grande partie, sauvée par l'un des plus célèbres chefs d'irréguliers dont se glorifie la région. Le soir, au retour, nous le retrouverons ici. Pendant l'offensive turque, il avait, avec ses Zeibecks, harcelé l'ennemi de telle manière que les habitants de son village avaient pu fuir vers les lignes turques. Ainsi, 3.300 d'entre eux échappèrent à la mort et aux tortures ; 100 furent brûlés vifs dans leurs maisons ou fusillés lorsqu'ils tentèrent d'en sortir.

Le village n'est plus qu'une ruine mais un peu de beauté, d'émouvante douceur subsiste encore en lui. Le site est charmant : vieux arbres à demi-calcinés, aux larges feuilles d'or ; partout, de l'eau fraîche ruisselante sortant à pleins bouillonnements de la montagne toute proche, l'admirable ciel de l'Asie-Mineure, sa lumière si fine, si pénétrante qu'elle imprègne tout être normal d'une sensibilité particulière et détruit en lui l'instinct de colère et de cruauté.

L'habitant de ces régions privilégiées était le plus doux du monde, aussi, là, les massacres, les ravages paraissent-ils plus affreux, plus incompréhensibles qu'ailleurs. Pour saisir le sentiment de ces populations sinistrées, il faut entendre leurs paroles, mesurer leur stupefaction.

En quelques secondes, sous le grand platane à peu près épargné par le feu, une petite table noircie, deux chaises branlantes étaient rassemblées, deux sherbets exquisement frais attendaient. Ceci, les figes d'Aïdin, les fleurs cueillies dans les ruines, c'était toujours ce geste du plus pauvre, du plus radicalement détruit des villages ou des villes pour honorer l'hôte qui passe.

Nous continuons jusqu'à Nazili. C'était hier encore la reine de toute cette région. Ici, 800 personnes brûlées ou massacrées. Sans l'intervention de Demirdji Mehmed Effé, chef des irréguliers de la région qui sauva les siens comme le fit Yeuruk Ali à Sultan Hissar,

tous y passaient. 8.520 maisons brûlées, 45 mosquées, 1.420 magasins, hans, bains, 12 fabriques, 30 écoles détruites. C'est bien la destruction irrémédiable, telle que je la verrai bientôt plus loin. Tout est rasé jusqu'au sol. La ville exquise, célèbre par sa beauté, autant que par un site sans pareil ne pourra pas revivre de sitôt.

\* \* \*

Cette fois, nous retournons sur nos pas. La draisine file à toute allure dans la nuit sous le scintillement éblouissant des étoiles.

Devant Sultan Hissar, la population agite des torches et nous fait de grands signes. La draisine obéit et s'arrête. Des visages se penchent vers elle, un homme se détache du groupe, saute sur la voie et s'approche. C'est Yeuruk Ali, 25 ans, un corps d'athlète, un visage d'enfant au doux sourire, deux yeux d'aigle. La fixité du regard décèle cette énergie célèbre par toute l'Anatolie. Il fut pour les Grecs un fléau sans pareil ; son nom et celui de Demirdji Mehmed Effé font déjà partie de l'épopée nationale. Les poètes turcs célèbrent en eux l'incarnation de l'héroïsme populaire, se dressant d'un seul bond, contre l'envahisseur.

Yeuruk Ali veut à toute force nous garder ce soir à Sultan Hissar, mais Aïdin nous attend. Il insiste, peiné, surpris du refus et ce n'est pas sans un vif regret que je renonce à ses récits de guerre, à l'émouvante soirée que nous aurions passée en plein campement. Pendant que nous échangeons quelques mots rapides, la draisine s'est remplie de fleurs et de fruits, par quel prodige cela sort-il toujours des décombres.

Longtemps, nous apercevons la haute et fière silhouette du chef des volontaires de la région, la draisine plonge dans l'air frais du soir et se hâte, dévorant les kilomètres, puis nous retrouvons Aïdin enveloppée de son suaire de pierres écoulées. Quand le soleil cesse de les revêtir d'illusion, ce n'est plus que l'irrémédiable désastre.

La municipalité installée dans la gare même allait accomplir ce miracle de nous faire oublier que tout lui manquait.

Après le repas, nous venions encore de traverser la ville pour gagner, à son extrémité, la maison épargnée, prête à nous recevoir.

Sur la chaussée, très large, quelques paysans circulaient ; sous l'auvent déchiqueté d'une ferme en ruines, des sinistrés abritaient leurs bœufs, peut-être le dernier espoir des labours pour toute une région.

Je retrouvais ce qui m'était si familier, ce grand calme nocturne de l'Anatolie fait d'ordre, de discipline, du sentiment de la sécurité, de tout ce que je connaissais si bien depuis trois ans pour l'avoir observé, à quatre reprises, aux pires heures de la lutte. J'essayais en vain d'imaginer ce qu'avait dû être, ici même, l'occupation grecque. Le fléau disparu, malgré ses terribles effets, le pays cherchait à revivre de suite. Autour de moi, je retrouvais l'atmosphère du mouvement national, cette façon d'obtenir l'obéissance sans jamais faire étalage de la force.

Parmi ces ruines, dans cette campagne ravagée, la sensation de quiétude était telle que l'on oubliait même de s'en étonner. Jamais, au cours des innombrables étapes dont le souvenir précis, individuel, me demeurait si présent, je n'avais entendu un cri, surpris une rixe. Rien ne troublait le repos des nuits de l'Anatolie, sitôt le pays reconquis l'ordre était rétabli sans retard et jamais je n'avais pris les services en défaut

Le lendemain matin, par un embranchement de la ligne Aïdin-Smyrne, nous arrivions à Sokia, la plus riche ville du vilayet. Le bazar, les mosquées, les magasins, toutes les constructions de prix gisaient à terre, 800 cadavres venaient d'être sortis des décombres, l'arrivée foudroyante des avant-gardes turques avait sauvé ce que nous avions sous les yeux.

Ici également, la population nous attendait : les écoles de garçons sous la garde des hodjas, les écoles de filles bien alignées derrière leurs institutrices, la plupart de celles-ci répondant en français à mes paroles. Un peu plus loin, le groupe des femmes, silencieux, attentif, observait. Les officiers et les notables nous entouraient, à l'arrière plan, les soldats et, comme cadre, toujours les ruines, l'horizon sans fin, la splendeur du ciel et la cruauté du désastre.

La foule nous escorte jusqu'à la municipalité, et chacun vient dire ce qu'il a enduré.

A Sokia, la proie était belle et riche à souhait. Que d'or, de denrées,

de tapis, d'objets précieux prirent la route d'Athènes, que de femmes aussi. Le régiment grec qui détruisit la région avait été fait prisonnier, avec son état-major, à Torbali, près de Smyrne ; les habitants de Sokia en ressentaient une joie d'autant plus vive, que le colonel Zinguinios qui le commandait avait emporté avec lui tous les tapis de prix des mosquées.

Aux notables réunis autour de nous venait de se joindre un médecin grec, jeune, d'aspect très affiné, dont le regard révélait une vive intelligence, et, comme je laissais peut-être paraître quelque surprise de sa présence, tous m'en expliquèrent la raison. Il avait droit à leur reconnaissance, par son énergie et sa présence d'esprit, 1.100 femmes musulmanes, enfermées dans une mosquée, pour y être brûlées vives avaient été épargnées.

Brièvement, s'étant approché, il me résumait, dans un français des plus purs, l'horreur de ces jours et ces nuits de meurtre, de pillage et de feu.

Je le plaignais, je lisais dans ses yeux lourds d'angoisse une souffrance plus terrible que celle des victimes. Qu'allait-il devenir entre le remords des crimes commis par les siens qu'il avait, du reste, refusé de suivre, et ce sentiment d'être, malgré tout l'intrus, pire encore, d'appartenir au peuple dont le nom seul, ici, soulève l'exécration.

Il vint avec les notables jusque sur le quai de la gare, traité par eux avec la générosité et le tact que les Turcs témoignent à qui se dit leur hôte. Quand la draisine fut en route, nous eûmes Djellaleddine Mesrou et moi le même mot : quel pourrait être son destin?

\* \* \*

Tout cela n'était rien encore. Il restait à parcourir la zone des grandes dévastations, celle que les débris des huit divisions grecques battues à Ada Tépé et ailleurs avait piétinée, dynamitée, détruite jusqu'aux profondeurs mêmes du sol dans sa course vers la mer, la passion du meurtre dominant la peur.

A la gare de Smyrne-Kassabah, une foule se presse autour du train et l'assiège : réfugiés turcs rentrant chez eux, gens de toutes classes

allant à leurs affaires, commerçants, agriculteurs, officiers, soldats, regagnant leurs cantonnements, députés d'Angora terminant un voyage d'études ou rentrant de leur circonscription. C'était, enfin l'incessante activité de l'Anatolie. Elle ressemblait ici à celle d'une fourmilière immense, retournée sens dessus dessous, cherchant à retrouver sa vie normale, surtout à limiter les effets du désastre.

Dès les premiers tours de roue du train surchargé commençait le terrible spectacle de la destruction. Ici plus un arbre, plus un champ, quelques murs croulants, la terre même est crevassée, aride, phénomène inconnu dans cette région du printemps éternel ; cette vision évoque les récits des grandes invasions dont l'effroi se propagea de génération en génération. Au lendemain du passage des hordes dévastatrices, le pays devait être pareillement défigurée, les survivants dans ce même état de stupeur.

Magnésie a été détruite selon toutes les règles ; elle a subi les trois phases classiques : pillage, incendie, massacres. 3.000 cadavres ont été retrouvés, combien gisent sous les décombres ?

A Kassabah, il ne reste que quelques masures. Une toute jeune institutrice, femme du président de la municipalité m'attend à la gare entourée de quelques compagnes. Je descends à leur rencontre, dans un grand sursaut d'énergie, la jeune femme essaie de me raconter le carnage, mais sa voix se brise, des sanglots l'étouffent, affreusement gênée devant les regards qui l'observent, suffoquée par l'émotion, elle m'implore de ses yeux immenses, étrangement dilatés, exorbités par le choc de quelles visions récentes ?

Je l'emmène dans mon wagon, ainsi que les autres femmes et toutes racontent ce qu'elles ont vu.

Des 40.000 habitants de Kassabah, il reste bien peu de chose. La ville est un tas de décombres, les dégâts s'élèvent à 30.000.000 de livres turques. Pas de pain, pas de vêtements pour les femmes, les enfants, les vieillards. Les enfants errent à demi nus sur les ruines, les blessés restent sans soins ; les secours s'organiseront mais l'immensité du désastre est telle qu'il faut attendre et, souvent, attendre signifie mourir. Il ne reste plus ici une vraie maison.

Les femmes me supplient de descendre, de voir par moi-même, ne

serait-ce que quelques instants « pour que l'on sache en France combien leur malheur est affreux ».

Plus loin, à Salihli, 2.000 maisons brûlées, les jeunes filles et les enfants massacrés, 318 jeunes filles emportées par les Grecs.

Le train s'arrête devant Ala-Chéhir, ici, la voie est en pleine réparation, les ponts de fortune ne sont pas terminés. Nous gagnerons Ouchak, demain, en camion, par dessus les sommets de la série de montagnes qui nous en séparent. Jusque là, nous allons pendant quelques heures partager la vie des survivants d'Ala-Chéhir et celle des officiers qui les assistent.

Le camion s'engage ensuite dans les rues étroites. Au premier instant, elles donnent l'illusion d'être des rues vivantes bordées de murs, derrière lesquels respirent des jardins entourant des maisons peuplées, mais ce sont des murs qui croulent autour des jardins morts, et ceux-ci contiennent des maisons béantes. L'odeur des charniers monte de toutes parts, des ombres sortent des lézardes, des enfants à peine vêtus jouent sur les pierres noircies.

Le camion attaque une rampe étroite, grimpe à pic la chaussée détruite par les explosifs, traverse des fantômes de rues sans fin, bordées de ruines et tout cela finit par donner une sorte de vertige. L'officier qui m'accompagne remarque : « il y a quelques jours à peine, ces rues, ces maisons, ces jardins étaient remplis de cadavres et d'agonisants, nous avons tous pleuré devant ce spectacle ».

Et il ajoutait :

« Je ne peux imaginer que quelqu'un puisse ignorer un aussi grand crime et je ne peux trouver des mots pour le décrire. L'Europe sait ce qui vient de se passer en Anatolie, mais elle feint de ne pas le connaître. C'est pourquoi nous croyons qu'il faut la mettre face à face avec la réalité. On se raille de notre misère, de notre catastrophe. »

Il me comptait l'histoire d'un journaliste américain venu ici même quelques jours auparavant, et qui se refusait à croire que de pareils actes eussent été commis. Il questionnait, discutait les réponses, disant « je veux des preuves ». Elles lui furent données, l'on ouvrit devant lui des tombes toutes fraîches ; il regarda les corps atrocement mutilés, les cadavres de jeunes filles carbonisées, répétant encore « je

veux des preuves», d'autres cadavres lui ayant été montrés, comme il ajoutait cette fois « je veux toutes les preuves », les officiers turcs présents répliquèrent : « C'est assez, laissez dormir nos morts » et ils lui tournèrent le dos.

L'un d'entre eux me disait : « j'ai failli le tuer dans ma rage et mon dégoût. J'aurais eu tort, cet homme si sceptique et si froid a télégraphié la vérité au premier des grands quotidiens américains ; elle a été publiée sans atténuation mais il est dur de découvrir ses plaies toutes vives devant l'étranger. Si nous essayons de le faire, c'est vraiment pour en appeler à la justice de l'Occident. Existe-t-elle? »

Nous venions d'atteindre le sommet de la ville, le camion s'arrêtait devant l'unique maison à peu près intacte qui dominait la cité morte. Elle servait d'abri aux femmes des notables et au commandement militaire, d'entrepôt aux secours distribués quotidiennement à la population qui refluaient ici ; car, malgré tout, malgré l'impossibilité de vivre et de travailler sur ces décombres encore parsemés d'explosifs, les habitants qui avaient pu fuir s'acharnaient à vouloir rentrer, à explorer les pierres des ruines, à relever quelques vestiges de leur ancien foyer. La plus grande des difficultés du commandant de la place était d'essayer de leur faire entendre que la reconstruction serait impossible sur l'emplacement même de la ville, le déblaiement, à lui seul exigerait des efforts disproportionnés au but à atteindre.

L'officier qui m'expliquait tout cela venait de me faire les honneurs de son poste installé dans le bas de la grande maison encombrée d'hommes, de femmes, d'enfants, de ballots, de malles. A tout instant, il était interrompu par quelque nouveau venu exposant quelque nouvelle requête et, se tournant vers moi, dans un demi-sourire : « Vous voyez, ils me prennent pour leur père, ils se figurent que je peux tout, les pauvres gens ; ils s'indignent quand je ne trouve pas, de suite, le moyen de les satisfaire. Nous travaillons jour et nuit, sans obtenir encore un résultat palpable. Tout est à recréer. »

Dans un grand coup de vent du sud, aux larges ondes, le crépuscule commençait. Nous étions sortis du jardin et, seuls, marchions lentement à travers les débris ; les soubassements des maisons détruites démontraient que nous parcourions ce qui avait été le plus riche

quartier d'Ala-Chéhir. De ce point culminant, la ville en tière apparaissait s'étagant en terrasses, coulant vers la plaine comme un torrent de pierres blanches, tragiquement belle dans son linceul sur lequel se détachaient quelques fleurs de ses jardins, dernières parcelles de vie.

Deux ou trois heures avaient suffi pour en faire ce cadavre que les derniers rayons du couchant galvanisaient un instant. Le jeune commandant regardait silencieusement, tout à ses souvenirs et puis, se tournant vers moi : « Qui sait, en Europe, ce que nous avons souffert ? Qui, si ce n'est vous, Madame, a pris la peine de regarder toutes nos ruines ? Avec ce que nous avons perdu, avec toutes les populations que l'on nous a détruites, il y aurait de quoi, aujourd'hui, édifier un pays aussi grand que les trois quarts du vôtre et tout aussi prospère. Vous êtes dans les régions qui furent les plus fertiles, les plus douces de l'Asie. Ce qui reste inviolé, ce sont les terres plus âpres, les hauts plateaux, les montagnes. N'importe, nous reconstruirons, nous peuplerons à nouveau, mais ne nous demandez pas d'oublier, c'est impossible. Nous ne devons pas le faire. Il faut que la leçon nous serve. Non, je vous assure que nous ne risquons pas d'oublier... »

Nous venions de dîner dans le jardin si rempli d'êtres, si peuplé d'ombres. Ce qui restait de vie semblait se concentrer autour du dernier foyer. Les officiers qui m'entouraient s'étaient vainement efforcés de parler d'autres choses. Après quelques tentatives pour nous evader de cette poignante ambiance qui nous pénétrait insidieusement, nous étions repris par elle, par l'impalpable souffrance éparses autour de nous.

Lorsque je fus seule dans la chambre qui m'avait été préparée pour passer la nuit, une par une, les femmes et les jeunes filles entrèrent. Je devinais plus que je n'entendais l'horreur qu'exprimait leurs récits. Il s'agissait toujours du feu, du meurtre, du saut par les fenêtres, des soldats grecs, de toutes les scènes affreuses dont la mémoire de ces femmes ne guérirait jamais, et puis, quand elles avaient tout dit, un découragement immense les prenait devant la pauvreté des paroles. Accablées par la fatalité, elles soupiraient, me fixaient de leurs grands yeux désespérés et semblaient attendre l'impossible miracle de la pitié.

Dans un geste de douce indulgence elles me montraient une

pauvre fille, totalement folle, à la suite de je ne sais quels traitements dont son visage portait les traces ; blottie contre sa maîtresse, ne la quittant pas du regard, elle poussait, de temps à autre, quelques rauques clameurs.

Comme elles étaient venues, une par une, elles partirent. Le vent du sud entrant par les fenêtres brisées, la nuit était lourde, les feux des campements l'éclairaient de proche en proche. De longs accès de toux montaient du jardin, des décombres, gagnaient la maison si pleine. Hantée par toutes ces douleurs, ne pouvant dormir, j'ouvris doucement la porte qui me séparait d'un long vestibule. Il était encombré de femmes endormies. Quelques-unes reposaient sur un matelas, d'autres à même le sol roulées dans une couverture.

Je reconnaissais les visages qui m'avaient le plus impressionnée, et même dans le sommeil, la souffrance et l'angoisse troublaient encore leur repos fiévreux. Une tête admirable, encadrée par ses cheveux dénoués, cherchait en vain à s'immobiliser, repoussant quelque affreux rêve. D'autres dormeuses avaient sombré dans un anéantissement qui ressemblait étrangement à la mort et combien, d'ici quelques semaines, succomberaient fatalement soit de misère, de froid, ou de chagrin même, car que peuvent les plus grands efforts contre l'étendue de pareils désastres.

Dès l'approche du jour, les campements de l'extérieur et de l'intérieur sortaient de leur court sommeil. La vie reprenait avec toutes ses exigences, toutes ses luttes. Nous allions partir vers d'autres ruines, où nous constaterions les mêmes efforts contre les mêmes malheurs. Les officiers qui venaient si amicalement de tout faire pour nous bien accueillir entouraient le camion paré pour sa rude étape.

C'était l'adieu rapide, le regret de quitter les sympathies qui s'éveillent si vite lorsque des circonstances, si âprement douloureuses, rapprochent les êtres.

\*  
\* \*

Notre camion vaut un petit tank ; il vient à bout de tous les obstacles, franchit les tournants les plus imprévus, monte à l'assaut des pentes les plus rapides et l'audace des chauffeurs turcs le manie avec une

adresse sans pareille. Ceux-ci ne reculent devant rien, passent sur les quelques planches qui les séparent de l'abîme, traversent les rivières, résistent au courant, font des tours d'équilibristes. Il faut bien cela pour s'en tirer lorsque l'ennemi a fait sauter les ponts, les croisées de routes, lorsque les premières pluies diluviennes de l'automne se chargent de parfaire son œuvre.

Au sortir d'Ala-Chéhir, nous attaquons les premiers obstacles. Assise auprès du chauffeur, j'avais pour objectif essentiel : garder l'équilibre et ne pas tomber sur la direction. Debout sur le rebord extérieur de l'auto, mon jeune officier commandait la manœuvre avec son entrain habituel.

La pluie cessait, le soleil brillait, nous franchissions la plaine sillonnée de soldats en marche, d'autres camions en colonnes, de prisonniers grecs allant vers leurs travaux, la pioche sur l'épaule.

C'était l'aube toute fraîche avant la chaleur prochaine, dans l'air vif et capricieux, le réveil et le chant des oiseaux, une sorte de griserie de la vie qui se communiquait à tous et se lisait jusque dans le regard des prisonniers comme dans celui des soldats, enfin, tout ce grand bien-être impérieux, irraisonné, don magnifique de ces régions aux prodigieux contrastes, à l'incomparable beauté. Rien ne peut l'amoin-drir, il survit, intact aux pires catastrophes.

Après la longue plaine fertile emplie par le mouvement des armes, par l'activité des paysans qui refluaient vers elle de toutes parts, se hâtant de reprendre possession de leurs champs, nous gravissions les premières pentes couvertes d'une végétation épaisse, toute rougie et dorée par l'automne.

La route était bien construite. Nous croisions sans peine des camions lourds mais la terre détremnée collait aux roues, fatiguait le moteur, le soleil dardait de toute sa force, l'eau bouillait dans le radiateur. Un soldat sautait à terre, posait le sabot, courait chercher une source et c'étaient alors des minutes parfaites, en pleine brousse embaumée, dans l'air léger de l'altitude.

Nous repartions, grimant jusqu'au prochain sommet pour redescendre ensuite jusqu'à la montée suivante, et les heures passaient plus rapides qu'il n'est croyable.

Cette fois, tous les gros obstacles franchis, nous nous trouvions sur le haut plateau d'Ouchak, devant un merveilleux horizon. La halte du repas s'imposait, nous avions grand'faim ; aussi les olives, le pain délicieux, les mets soigneusement préparés, le fromage de brebis étaient particulièrement savoureux, tout parfumés par cet air odorant.

Autour de nous, la grande solitude, le calme absolu donnaient un désir intense de ne jamais aller plus loin, mais, comme toujours, le temps pressait. Déjà le chauffeur inspectait sa voiture, actionnait le moteur ; il fallait reprendre la route, que ce fut pour la bonne ou la mauvaise fortune. Nous arrivions au bord du plateau, un arrêt brusque, la sérieuse panne, une histoire de magnéto et le vœu imprudent était réalisé, mais en Anatolie, tout s'arrange, l'un des soldats, parti pour chercher du renfort, ne tardait pas à ramener deux arabas conduites par de placides paysans. Sur l'une les bagages étaient disposés, sur l'autre les voyageurs et dans ce pittoresque et tranquille équipage, nous franchissions les derniers kilomètres qui nous séparaient de la gare où le train militaire attendait.

Ouchak, encore la ruine, une ruine consommée par le pillage, le meurtre, l'incendie. Une gare à moitié pulvérisée, un convoi sans fin chargé de soldats, de chevaux, d'artillerie, de camions de ravitaillement contre lequel venait s'aligner un autre convoi.

Du wagon qui m'avait été réservé, je regardais le saisissant spectacle et le camp immense qui s'étendait sous mes yeux. Il formait à lui seul une nouvelle ville ; les sinistrés en occupant une partie avec leurs charrettes, leurs bœufs, leurs ballots. Tout cela bien en ordre, rigoureusement propre.

Les soldats avaient leurs tentes un peu plus loin ; les parcs de voitures, d'animaux, leurs abris.

Tout était ingénieusement utilisé jusqu'aux casemates taillées dans le roc pour d'autres fins et qui servaient aujourd'hui d'abri aux femmes et aux enfants. Les monticules du ravitaillement, recouverts de bâches, formaient des masses imposantes. Parmi tout cela, c'était le mouvement d'une foule disciplinée, chacun ayant son rôle individuel. Tout à l'heure, en descendant du plateau d'Ouchak, j'avais vu, dans

la région des vignes, les prisonniers grecs travaillant librement mêlés aux paysans. Je les retrouvais ici, encadrés cette fois, portant les caisses, chargeant, déchargeant comme j'allais les voir, plus loin, réparant les routes, construisant les ponts.

Des deux côtés de la voie s'alignait de l'artillerie grecque de tous calibres; il en serait ainsi jusqu'à Afium Kara-Hissar. Dans chaque gare, nous retrouverions les mêmes caisses d'armes dont le lieu d'origine : *London*, inscrit en toutes lettres, ne laissait place à aucune équivoque. Sur certains points de la ligne, entre autres dans la région de Doumloubounar, à Kutchuk Keuy, plus de cent canons de tous calibres étaient massés sur un même point.

J'allais comprendre, plus tard, à Brousse, le mot de Moustafa Kemal « nous avons trop de munitions » en me souvenant de ces milliers de petites caisses étroites que les prisonniers de guerre entassaient doucement, une par une, dans les voitures des grands convois qui se succédaient sans répit, et, si l'artillerie abandonnée par l'armée grecque pouvait surprendre, ses bagages donnaient une impression de stupéfaction.

Des gens si préoccupés de leurs aises étaient condamnés par avance. L'Anatolie les avait vaincus en partie par ses propres richesses. Pendant trois années pleines, rançonnant, dévalisant, ils s'étaient alourdis de ses dépouilles gaspillant, de plus, l'argent donné par l'Angleterre pour l'œuvre d'extermination ; mais le pillage est une fâcheuse école. Les officiers grecs avaient saigné ce pays à blanc, il rejetait son adversaire. Ce qui survivait des populations musulmanes, devenu tout à la fois souple et dur comme l'acier, ne ressemblait plus en rien aux populations d'autrefois. Quant aux minorités chrétiennes, premières victimes de ceux qui s'étaient dits leurs sauveurs, qu'en restait-il aujourd'hui? Refoulées par les Grecs, au cours de la retraite, elles avaient tout perdu et rien au monde ne pourrait leur rendre la situation d'autrefois. Chaque convulsion nouvelle ne faisait qu'empirer le sort des victimes de la politique anglaise en Orient.

(*A suivre.*)

Berthe GEORGES-GAULIS.